

L'objectif de *Natures, Sciences, Sociétés* était de constituer un lieu où l'on pourrait débattre d'un certain nombre de questions d'actualité intéressant à la fois les sciences de la nature et les sciences de la société. Nous pourrions donc être satisfaits en constatant le nombre d'articles, de forum, de commentaires, de comptes rendus, traitant de près ou de loin de la notion de paysage. Encore ne faudrait-il pas donner l'impression de tourner en rond et de se complaire à donner différents points de vue sur un sujet à la mode.

Sur un certain nombre de points, je pense qu'il n'en est rien et que *Natures, Sciences, Sociétés* ne s'est pas contenté de rendre compte d'opinions si savantes soient-elles, mais a fourni des résultats de recherches inscrites chacune dans des contextes particuliers, faisant ainsi progresser nos connaissances sur le problème.

Ce dernier texte qui prolonge le débat sur les peupleraies des « Basses vallées angevines » vient à juste titre nous rappeler qu'actuellement les paysages se modifient plus rapidement que ne s'accomplissent les recherches concernant et que si les scientifiques veulent intervenir dans leur gestion, il serait temps qu'ils s'unissent plutôt que de s'épuiser dans des querelles entre disciplines.

Cependant, ces querelles ont autant pour cause la compétition dans la chasse aux contrats que de réelles controverses scientifiques. Il est évident qu'une discipline comme la géographie était amenée à se prétendre un droit d'antériorité sur l'étude du paysage, mais il ne faudrait pas que cela devienne un droit d'exclusivité : traditionnellement préoccupée de décrire,

la géographie n'a pas les moyens de tout expliquer. Comme le disent les auteurs, on a besoin de toutes les disciplines concernées pour saisir dans sa complexité comment ce qui se présente aux sens sous forme d'un paysage, se structure du point de vue de l'écologie sous l'effet de la dynamique propre aux plantes et aux animaux qui le composent et des actions des membres de la société qui le construisent. C'est à cette condition que les scientifiques pourront participer au devenir de l'environnement.

Autre chose est le point de vue de l'art ; ceci ne signifie pas que l'aspect esthétique d'un paysage soit inaccessible à l'analyse scientifique, mais qu'il faut ici redoubler de précautions et bien définir son objectif. La science ne peut pas départager le beau du laid, mais elle peut indiquer ce qui est conçu beau ou laid à l'intérieur de tels ou tels sociétés ou groupe social à telle ou telle époque.

Il ne faut jamais oublier que le paysage n'existe pas uniquement dans la perception visuelle d'observateurs extérieurs, mais qu'il est un vécu pour ceux qui participent à son édification. Comme tout ce qui relève du vivant, le paysage évolue. Pour celui qui le voit, ce qu'il perçoit n'existe pas uniquement dans le présent mais renvoie à des expériences passées et participe d'une projection dans l'avenir.

C'est ici qu'il faut être clair ; on ne doit pas confondre analyse scientifique et littérature. Ceci ne signifie pas qu'il faille exclure de la recherche la façon dont les acteurs ressentent leur paysage, mais il faut savoir qu'il existe dans ce domaine des techniques d'enquête et des méthodologies d'analyse.

Continuer à convoquer A. Berque pour évoquer l'aspect sensible du paysage ne peut que contribuer à obscurcir le débat parce que ses écrits relèvent plus de l'essai littéraire que de l'analyse scientifique, en particulier dans l'opposition qu'il prétend instituer entre environnement et paysage (voir mes commentaires à son article dans *Natures, Sciences, Sociétés*, (1) 3, pp. 200-101, et le compte rendu de J.-P. Deffontaines, *Natures, Sciences, Sociétés* (3), 4, pp. 354-356).

Si le « faire » et le sensible ont dans les cultures chinoise et japonaise plus d'importance que « le voir » qui est au contraire prépondérant dans les cultures occidentales, on ne peut attribuer à l'ensemble des membres de ces dernières des concepts qui furent principalement l'apanage d'une élite très réduite. La prépondérance du regard, l'opposition sujet/objet existent surtout dans la culture savante. Pour les sociétés paysannes qui sont en grande partie responsables des paysages que nous connaissons aujourd'hui, ces derniers ne leur étaient pas extérieurs mais participaient de leur existence. Ils étaient vécus dans le cadre de l'ensemble de leurs pratiques techniques et sociales et évoluaient en même temps que ces dernières.

Cependant, face à cette évolution qui est celle du vivant, qu'il soit biologique ou social, et parce que leur texte relève d'une idéologie implicite qui semble pour eux relever de l'évidence, les auteurs n'aident pas à faire progresser le débat. En effet, ils parlent de « l'écologie de la restauration et de la réhabilitation » de paysages qui se « dégradent rapidement », « quand les populations locales cèdent leur pouvoir sur leurs territoires à des inves-

tisseurs ou entreprises lointaines » ; ceci implique qu'ils considèrent qu'il y aurait une forme canonique propre à chaque paysage et qu'il faudrait conserver. Plus loin, ils parlent de « musées vivants de paysages ». S'agit-il là de conserver la mémoire de la variété des paysages qui furent ceux des populations rurales à différentes époques dans des sortes d'écomusées sur des territoires forcément réduits ? Ou bien s'agit-il de conserver sur une grande échelle certains milieux écologiques correspondant à un certain type de biodiversité que l'on se propose de protéger ? Mais ces milieux évoluant sans cesse, tout comme les sociétés qui y vivent, quelle époque, quelle stade va-t-on choisir de conserver ?

Admettre que le paysage est « un système dynamique et évolutif qu'il serait vain de figer » ne suffit pas. Il faut que la réflexion se poursuive pour comprendre à quelle structure dynamique du vivant animal et végétal correspond telle ou telle forme de paysage, quelles sont les pratiques techniques et sociales qui leur sont associées, à quelles représentations des relations entre les hommes et leur environnement elles correspondent.

Une fois connue dans leur dynamique les composantes écologiques et socio-culturelles de chaque paysage, il faut se demander au nom de quoi et au nom de qui on veut les conserver et à quelles fins. Le débat n'est pas près de s'éteindre.